

# *Les Heures qui restent*

## **Extrait 1 : chapitre 1, Éditions Denoël, p. 9-10**

Quelle idée d'avoir choisi ce métier : écrivain ! Pourtant j'en ai reçu le brevet. Un jour on m'a dit : tu peux écrire ! Et j'écris. L'écrivain, c'est le comptable des âmes. Je compte : âme comme ceci, âme comme cela, la plus intéressante c'est la mienne, parce qu'avec elle je me débats : nuit, jour, heures, minutes. Ecrivain sans contrats. Les uns s'intéressent aux chiffres, les autres à l'urbanisme, moi aux âmes. Comme ça, sans raison. Il faut bien faire quelque chose dans la vie. Et ma conscience professionnelle, si elle était connue, serait citée en exemple. Ma devise est : tout pour la plume. Un accident dans la rue ? Deux voitures fracassées l'une contre l'autre, verres projetées et vieille femme blessée, ahanant, remuant des jambes de sorte que sa robe remonte au-dessus des genoux ? Je regarde. Le fleuve coule en contre-bas, et c'est l'hiver.

Je pense : quelque part, je caserai ça. Un récit, un roman, quelque part. Tout dans la vie a de l'importance, tout. Survient la voiture de police-secours, et les badauds se bousculent. On sort la civière et on met la femme dessus. De ma fenêtre je vois tout ça. Il est dix heures du matin. Il fait froid. Et je m'ennuie, je m'ennuie, j'ai envie de pleurer et de crier : attention, c'est moi le comptable des âmes. Foule, grosse foule, fais gaffe ! Entre Dieu et toi, il y a moi ! car il faut vous dire que je suis très croyant.

Quoi ? Tu t'en fous ? Vous vous en fichez ? Vous vous fichez de ce que je dis ? Moi aussi je m'en fiche, et après ? Ayez le courage de vous passionner pour les choses dont vous vous fichez ! S'intéresser aux choses intéressantes c'est à la portée de tout le monde. Mais s'intéresser aux choses dont se fiche, voilà la victoire vraie ! Alors ? Courage ! Changez vos crasseuses habitudes ! Remuez ! Moi je remue. Mes bras et mes jambes sautent dans tous les sens. Et la nuit me crucifie.

## **Extrait 2 : chapitre 2, Éditions Denoël, p. 18-19.**

Aujourd'hui il pleut. Mes deux « hommes » (vous ne trouvez pas que Jean-Claude est grand pour douze ans ?) sont partis par un chemin pierreux pour atteindre un village très pittoresque paraît-il. Et moi je dispose de tout le temps qu'il faut pour vous ennuyer épistolièrement. J'ai peu de scrupules à le faire lorsque je relis votre lettre. En effet, vous me dites poliment mais fermement que vous vous permettrez, avec mon autorisation, de ne pas répondre aux lettres que je vous écrirai. Mais que vous me suppliez par ailleurs de vous en écrire beaucoup afin que je vous donne peu à peu et à mesure de ma lecture, mon impression sur votre manuscrit. D'ailleurs vous ajoutez qu'il serait préférable que je vous envoie toutes mes lettres d'un coup, pour que vous en prissiez connaissance à la fois immédiatement et graduellement.

J'y consens bien volontiers. Je vous autorise de tout cœur à ne pas me répondre ; au contraire, je trouve même à cela une possibilité de coudées franches qu'autrement, dans la crainte d'une réponse vexée, je n'eusse peut-être pas eue. Bien volontiers également, je consens à vous envoyer toutes ces lettres en poste restante, où, dites-vous vous n'irez les chercher que dans deux mois, pour les lire d'une seule traite et savoir à quoi vous en tenir. Tout cela est très franc de votre part, de même l'aveu que vous me faites d'avoir présenté ce manuscrit à tous les éditeurs de la capitale, lesquels vous l'ont tous refusé.

Une seule chose me gêne un peu : la situation de mon mari : vous n'êtes pas sans savoir quels quotidiens d'information et quelles revues il dirige. Non seulement vous n'êtes pas sans le savoir, mais c'est parce que vous le savez que j'ai droit à cette marque de confiance : le premier manuscrit d'un jeune auteur. Ainsi mon rang vous importe plus que mon goût, et cela, mon Dieu, cela est difficile à avaler. Au fond, je vous reproche de ne pas dire dans votre lettre *toutes les raisons* qui vous font m'envoyer votre manuscrit. Je dis bien : toutes. Mais ne vous effrayez pas ; je n'y attache pas une importance exagérée. Je sais (oh ! combien !) que les débuts sont si pénibles et qu'il faut faire flèche de tout bois.

### **Extrait 3 : chapitre 5, Éditions Denoël, p. 54.**

J'agrippe mon stylo, et déchaîné soudain, peins la course de Salive la dernière fois que je l'ai vu. Il me semble qu'à force de le talonner, je le tiens, l'accule sous moi... et tout pour la plume !

Mais...

Mais dans le silence un rire léger, je m'arrête et le rire s'arrête aussi. Je reprends mes lignes et le rire recommence. J'accélère, mais le rire s'amplifie, s'amplifie parce qu'il se rapproche, et j'accélère encore, toujours, écris sans savoir quoi, de plus en plus, et le rire irrésistible m'atteint soudain et me dépasse, et m'inonde. « Regardez, je suis vivant, et tes pauvres pattes de mouches veulent m'enliser. Est-ce que je marche comme tu le dis ? Ou respire ? Rien, rien. Grottesque. » Il m'apostrophe, et je bondis, cours à perdre haleine sur la ligne toute droite ; mais lui a disparu. Plus de carrefour ni de nuit. Silence. Et souffle à elle en filigrane. Silence qui a tout de l'horrible. J'entends encore le rire de Salive.

Il faut faire quelque chose. Ma tête tombe dans mes mains, et j'essaie d'imaginer des mots ou des gestes qui le rendraient prisonnier, lui, le fâché, ce boudeur, qui me tourmente. Pas vrai, Salive ?

### **Extrait 4 : chapitre 17, Éditions Denoël, p. 170-71.**

Avouez Grande Dame que Serge, mon héros, vous impressionne. Le mot qu'il cherche vous poignarde longuement dans le dos. Où en êtes-vous de votre lecture ? Hein ? Où en es-tu de ta lecture, sale toupie décolorée, vieille peinture défraîchie des cavernes, où en es-tu ? As-tu lu le passage où Serge est engagé dans un cirque ambulante ? A ce passage j'espère que tu as ri, vieille sorcière édentée. Ou bien en es-tu au moment où la grosse blonde opulente tend vers lui un bras pris de tremblote ? Alors, vieille carne, c'est là que tu en es ? Barbaque à merde ! Tuyauterie de charançons !

À moins que tu aies sauté des passages, comme celui où Serge croyait que son mot était : avion ! Oui, Madame, il croyait que « avion » était ce mot qu'il cherchait. Avion ! C'était à l'époque où il lisait à la bibliothèque municipale, et où il avait tout juste remarqué Jeanine, qui donnait les livres. Est-ce que tu t'en souviens, avec tes yeux en soucoupes ébréchées, hein, Madame ? Ou bien le passage où, dans la villa de la tante, celle-ci parle des vers de terre ? Ma parole elle devait te connaître, cette tante, au moment où je pondais mon chef-d'œuvre, bien que moi je n'eusse pas eu ce plaisir et cet avantage, vieille sauterelle ! Peut-être gémiras-tu un jour comme ce blessé. Si ça dépend de moi, ton compte est bon, et Hérodiade ne pâlera plus en éructant ton nom de vieille salope !

### **Extrait 5 : chapitre 23, Éditions Denoël, p. 221-22.**

Tout à coup s'élève un « monsieur » assourdi. Je dis : « Quoi ? » et Marc répond : « Mon papa a crié. – Tant pis. » Il rit silencieusement. Je remarque à ce moment que Marc, dès qu'il fait nuit, semble entendre parfaitement. « Marc ! – Quoi ? » Ma voix forme à peine un souffle, et c'est curieux d'entendre Marc réagir immédiatement. « Ton père veut que je t'instruise pour que tu sois le premier à l'école. – Oui. – Veux-tu que je t'instruise la nuit ? Tu entendras mieux et ça nous occupera. – Oh ! Oui ! – Veux-tu qu'on commence tout de suite ? – Oh ! Oui ! » Je suis sûr que dans ce noir, nous nous regardons.

« Tu connais le Christ ? – Oui. – Et Salive ? Tu connais Salive ? – Non, dit Marc. – Comment ? Mais il est plus grand que le Christ. Tu sais que le Christ a donné son sang ? – Oui. – Eh bien Salive a donné son crachat. » Et brusquement je me mets à rire et j'entends Marc qui se trémousse sur son lit. « Et comment il a donné son crachat ? » Alors je pouffe pour répondre : « En crachant », et nous rions tous les deux plongés dans nos oreillers respectifs. « Il y a des églises ? » demande Marc. Pris au dépourvu je marmonne : « Oui. Dans le désert et les forêts vierges. – Je veux y aller, fait-il, je veux y aller. – Chut ! » Nous nous taisons, et aucun bruit ne ronge ce silence.

« Tu sais, Marc, que le Christ a dit : aimez-vous les uns les autres ? – Je ne sais pas, dit-il. – Eh bien, dis-je, Salive a dit : « Crachez-vous les uns les autres. » Cette fois Marc ne rit plus, et j'ajoute : « C'est Salive qui a gagné : tous les gens se crachent dessus. » Marc a une voix exaltée maintenant : « C'est vrai ! A l'école il y en a un qui a craché sur un autre ! C'est vrai. » Je l'écoute à peine, des frissons recommencent à m'enlacer et je me vois disant quelque chose à Marc, mais lui ne répond pas. Peut-être a-t-il cessé d'entendre, ou dort-il. Au fond, au fond du fond, que vendait-il, Salive, dans sa valise ? Ses manuscrits évidemment. Et dans ses manuscrits qu'y avait-il ? Des conneries sans doute, le rebut, les rognures du monde.